



International /

Madagascar touché par la famine

Dans la région d'Androy, dans le sud de l'île, la terre a soif depuis trois ans. La déforestation intensive et le dérèglement climatique sont à l'origine de cet assèchement.

Trois ans. Il n'a pas plu depuis trois ans ; les cultures sont asséchées, les provisions, épuisées et l'insécurité, constante. Si l'on ajoute la crise sanitaire mondiale qui enclave la région, « on a tous les ingrédients d'une véritable catastrophe », résume Jimmy Abraham Ratovohery, chef d'antenne de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) dans le sud de Madagascar. Le Programme alimentaire mondial des Nations unies a besoin de 74 millions de dollars (60,5 millions d'euros) « pour sauver des vies ». Les chiffres diffusés par l'agence sont sans appel : 80 % de la population souffre de faim sévère ; 27 % des enfants, de malnutrition aiguë. La région est au bord de la famine.

La sécheresse qui ronge l'extrême sud de l'île est la plus grave depuis quatre décennies. La majorité des 2 millions de personnes qui y vivent sont des agriculteurs. Ils faisaient pousser manioc, maïs et patates douces, mais ils n'ont plus rien à cultiver. « C'est une situation dramatique. Il y a bien des mesures prises pour venir en aide aux familles concernées, mais cela ne suffit pas. » Pedro Opeka, prêtre missionnaire lazariste à l'origine d'une association très active sur la Grande Île, réclame « une aide financière significative, mais surtout une vraie décision politique ».

SITUATION CRITIQUE ET VIOLENCES

Jimmy Abraham évoque un terrifiant spectacle : « Même le bétail, quand il en reste, souffre. Je suis passé en voiture près d'un village l'autre jour, où ils manquent cruellement d'eau. J'ai vu un zébu allongé sur le sol, évanoui, et l'enfant qui le gardait, évanoui lui aussi, couché sur lui. » Volantiana Raharinaivo, une collègue de Jimmy Abraham, basée à Antananarivo, mais de passage dans la région en février dernier, se souvient que « les enfants maigrissaient, leur tête était plus grosse que leur corps. Certains s'évanouissaient de faim à côté de nous ».

Face aux ressources qui s'amenuisent, nombreux sont ceux qui quittent leurs terres et ce qu'ils ont toujours connu. « Impossible de quantifier le nombre de personnes qui s'enfuient », ajoute Volantiana. Seul moyen de mesurer l'ampleur de l'exode : le nombre de repas distribués par un groupe de sœurs

catholiques dans la région voisine. « Depuis que la famine s'aggrave, les sœurs voient arriver des migrants en masse, à tel point qu'elles nous demandent de l'aide pour faire face », explique Volantiana. Elles sont pourtant à plusieurs jours de marche des villages concernés, signe de la détermination des habitants à quitter cette terre aride.

Tous les organismes humanitaires présents à Madagascar sont à pied d'œuvre. Mais le nombre de personnes à aider est vertigineux. Déjà plus de 20000 foyers – en général de six ou sept personnes – ont bénéficié de leur aide, mais il reste encore une centaine de milliers de ménages à accompagner. « Ceux qui n'ont pas encore reçu l'appui de l'aide humanitaire doivent désormais se résoudre à vendre leurs cuillers, marmites ou assiettes pour s'acheter à manger. Et quand ils n'ont plus rien, ils s'en vont », résume Volantiana.

Il faut environ quatre heures à un véhicule tout-terrain pour parcourir 40 km et acheminer des vivres et de l'eau. Jimmy Abraham, chef d'antenne de la FAO, s'alarme : « On ne sait plus quoi faire ! »

Les personnes qui ont bénéficié de l'aide ne sont pas forcément mieux loties. En cause, l'insécurité dans la région. Les dahalo (« voleurs de bœufs »), des bandes criminelles organisées et armées, surgissent régulièrement pour piller les villages. Spécialisés dans le vol de bétail, ces bandits rafflent tout ce qu'ils trouvent, et avec de plus en plus de violence. Au

lieu de rapporter chez eux les vivres distribués par les associations, les habitants préfèrent les consommer sur place, de peur d'être attaqués sur le chemin du retour, comme cela s'est déjà produit. « Ils ne veulent plus perdre le peu de choses reçues, et pour lesquelles ils attendent souvent longuement sous le soleil, le temps de la distribution », se désole Volantiana.

En outre, la pandémie complique le travail des associations. « Le Covid bloque les denrées, et l'approvisionnement ici est difficile en temps normal : il n'y a aucune route définie », détaille Jimmy Abraham. Chacun doit tracer son sentier, il faut environ quatre heures à un véhicule tout-terrain pour parcourir 40 km et acheminer des vivres et de l'eau. Jimmy Abraham s'alarme : « On ne sait plus quoi faire ! »



L'ACTIVITE BECQANAPSCA

Pour venir en aide à ces populations meurtries, une réponse structurelle est nécessaire, car la source du problème nous concerne tous. « *Les épisodes de famine comme celui-ci n'auraient pas lieu si nous avions suffisamment pris soin de notre planète* », s'insurge Frédéric Debouche, président et fondateur de Graine de vie, association belge qui s'est donné pour mission de reboiser la planète afin de lutter contre le dérèglement climatique. Cette organisation connaît bien le territoire : depuis plusieurs années, elle œuvre aux côtés de Pedro Opeka et a installé des pépinières dans 16 des 22 régions de l'île. « *Nos arbres ne vont pas sauver les habitants de la famine, ils ne vont pas donner du fruit immédiatement, mais c'est un premier pas vers l'autonomie alimentaire* », indique-t-il. Les bénévoles de son association s'échinent à produire dans ces pépinières 700000 plants par an. « *Ce n'est que le début, si Dieu me prête vie !* », s'exclame-t-il.

FACILITER L'ACCÈS À L'EAU

À Madagascar, la déforestation va bon train. La Grande Île a perdu 44 % de ses forêts naturelles depuis les années 1950. Culture sur brûlis, charbonnage et coupes illicites en sont les premières causes. Il faut donc s'assurer que la population a l'intention de travailler main dans la main avec les reboiseurs venus de Belgique. Car, si elle n'arrose pas les arbres

GRÂCE AUX ACTIONS du Programme alimentaire des Nations unies, les enfants souffrant de dénutrition sont soignés (à Beraketa, village de la région d'Androy, en novembre 2020).

fruitiers plantés ou si elle brûle les espaces verts qui restent, la situation ne pourra guère s'améliorer. Comment faire comprendre à des populations qui meurent de faim que leurs traditions séculaires sont l'une des causes de leur malheur ?

Volantiana et ses équipes tentent la pédagogie, et Frédéric, de son côté, plante des « arbres de rente » dans chaque village, des arbres fruitiers qui pourront servir à l'autoconsommation ou à la vente. Graine de vie lève actuellement des fonds pour réorganiser les systèmes de forage et de puits pour faciliter l'accès à l'eau. Un système bien rodé, selon Frédéric : « *C'est gagnant-gagnant, les habitants disposent d'un meilleur accès à l'eau et ils peuvent ainsi prendre soin des arbres, qui pourront assurer leur survie sur le long terme.* »

À l'origine de cet engagement auprès des communautés malgaches, une prise de conscience. Frédéric parle d'une révolte intérieure : « *J'ai compris que, au cours des 50 dernières années, on a fait disparaître la moitié de la vie marine et la moitié des forêts de la Terre, qui étaient pourtant le fruit de millions d'années d'évolution; on a tout bousillé en trois générations.* » Il décide donc de relever le « pari fou » de reboiser là où les populations en ont le plus besoin, autant que possible, pour « offrir du temps à la planète ». Mais, pendant ce temps, la terre de la région d'Androy continue, elle, de se dessécher. ♡ ALICE D'OLEON

